

Article sur Champenois dans le "Pourquoi Pas" du  
vendredi 4 septembre 1964



*Retranscrit par Jacques Nicolas  
sur base du document original*



C'EST un Roger Champenois abattu, défait, les joues rongées de barbe et de crasse, que les gendarmes ont cueilli comme une noix dans la cime d'un arbre le mardi premier septembre, par une journée ensoleillée. La Terreur de Buzenol, le Bûcheron Solitaire, le Robin des Bois du Crime, le personnage atroce et fabuleux qui faisait régner la peur en Gaume, dans les villages claquemurés, ce personnage que des nuits et des nuits passées à coucher dans la forêt enduisaient peu à peu d'une mousse verdâtre, cette ombre sadique n'est plus. Champenois a repris forme humaine. Il se trouve sous bonne garde à la prison d'Arlon, rue Léon Castillon, à quelques mètres de la cellule de Roger Darce, le simple d'esprit qui lui servit de complice quand il posa une échelle sur la façade d'une épicerie à Houdemont, pour frapper à coups de hache une veuve, Mme Denise Etienne, sa petite fille Anita, 9 ans, et kidnapper l'autre fille : Claudine, âgée de 13 ans.

Claudine est belle. C'est une chose étrange à constater, mais la plupart des très jeunes filles sont belles dans la région. Parfois elles le sont terriblement dans leurs petites jupes grises à deux sous, avec leur nez de chaton, leurs cheveux frisés, leur démarche gracieuse qui n'est pas encore celle des robustes paysannes qu'elles deviendront. C'est la fin de l'enfance, et elles le savent à merveille.

Mardi, par exemple, sur les hauteurs de Villers-sur-Semois, une centaine de gendarmes énervés au point qu'un de leurs officiers fit arrêter et rosser un reporter-photographe, cernaient plusieurs bois détachés l'un de l'autre par des pâturages, des clôtures de barbelés et des fossés qu'on saute en prenant un bon élan. C'est là que le renard s'était pris de lui-même ! Deux chiens policiers, Kim et Eiko, admirables bêtes habillées de poils fauves, cherchaient au bout de leurs laisse de part et d'autre d'une route en lacets. Des villageois, les mains dans les poches, s'étaient hissés sur un talus, tout comme le juge d'instruction Wilwerth qui suivait les opérations à la jumelle, et sur un kilomètre il n'y avait que des automobiles arrêtées sur le bas-côté de la route. On allait prendre Champenois. On devait le prendre sur l'heure, mort ou vif. Le désir d'en finir animait les gendarmes, les paysans et le juge Wilwerth, là-haut sur le talus, qui inspectait l'horizon comme Napoléon surveillant la montée en ligne de son armée. Tout le monde avait les nerfs tendus, sauf les jeunes filles précisément. Elles marchaient au milieu de la route, se dandinaient bras dessus, bras dessous, prises d'une ivresse particulière qui éclaire peut-être singulièrement le « mystère » Champenois :

- *Ici les hommes ne sont pas courageux.*

On leur demandait :

- *Qu'auriez-vous fait à leur place ?*
- *On se serait jetées dessus...*

Il faut savoir que si Roger Champenois a été capturé après neuf jours de battues à un kilomètre de Houdemont où il habitait, et à trois kilomètres environ de Buzenol où il est né, c'est qu'il venait de commettre la quatrième de ses imprudences, quatre imprudences faisant suite à son erreur principale : celle d'avoir quitté les forêts noires, les pins serrés qui composent les bois d'Etalle, ceux de Buzenol et ceux du comte de Briey qui n'en dormait plus guère, le pauvre homme. Un manant sur ses terres, un criminel de surcroît ! Ces bois, ces forêts sont des cottes de maille, des ronciers où les chiens policiers ne s'aventurent pas plus aujourd'hui que les Allemands pendant la guerre. Il y a là des grottes fortifiées, des anciennes carrières, des trous insondables où l'on se casserait mille fois la figure ; et pour donner un tour plus dramatique à ce pays, la légende y a placé l'un des châteaux des quatre fils Aymon. Là, Champenois était chez lui, dans son fief, invisible aux avions militaires qui percent les frondaisons grâce à des photographies à l'infra-rouge, mais qui ne pouvaient le surprendre lové sous un, pierre comme un serpent. Au lieu de rester tranquille, Champenois s'est mis à sillonner la région. Une région où tout le monde le connaît, où tout le monde l'appelle « Roger ». Faut-il que l'instinct du retour au village natal l'emporte sur le reste pour que Champenois, après quelques jours de vagabondage, se soit justement précipité à Buzenol pour y passer une nuit dans la cave de son demi-frère Emile Maury ?

M. Maury a sans doute la plus belle maison du village. Quand on entre à Buzenol, on découvre à droite le cimetière assez mal entretenu : en Gaume aussi les jeunes s'en vont lentement vers les lumières soufrées de la ville, les hauts-fourneaux de Mont-Saint-Martin, d'Athus et de Longwy. Le bourgmestre de Buzenol, M. Léon Dolizy, est petit homme maigre de 62 ans, un cultivateur coiffé d'une casquette beige. Il fume la pipe, rien que la pipe, pas la cigarette. Pendant ces journées pleines de magistrats, de gendarmes en surnombre, commandés à l'as

de pique, et de touristes qui prenaient Buzenol pour un film policier, le bourgmestre courait de ses champs à sa ferme et de sa ferme au téléphone qui vibrait dans la maison communale.

Sa fille l'appelait :

- *Papa ! Téléphone !*

Il répondait aux journalistes :

- *Le drame, c'est que depuis l'affaire de la Dame en Noir, plus personne ne voulait embaucher Champenois.*
- *Il faisait peur ?*
- *Ça dépend.*
- *On l'a dépeint comme extrêmement fort et puissant : un Tarzan criminel.*
- *Il n'est pas plus « corporé » que vous et moi. Qu'est-ce qu'il mesure ? Un mètre soixante-dix ?*

*Le bourgmestre esquissait le geste de manier la fourche et de l'envoyer au diable.*

Son village descend donc depuis le cimetière, posé là comme une introduction macabre et poétique avec ses croix romaines dans le ciel. Champenois fréquentait beaucoup les environs depuis la disparition de sa femme, la Femme en Noir, qu'on appelait aussi, non sans exagération, la Châtelaine de Houdemont, vers la fin de l'année dernière. Derrière les vergers, les bois sont denses : des pins, des millions de pins qui s'en vont en direction de la frontière française. Il avait aménagé de ce côté-là une cachette, un repère, un garde-manger. Pourquoi ? Et pourquoi, sur le chemin de Montauban où sont les ruines du château féodal, là-même où l'on a retrouvé la jeune - la jeune, pas la petite - Claudine, avait-il accumulé comme une abeille de ces mets qui sont le miel de l'homme : des conserves et des tablettes de chocolat ?

- *Il pouvait tenir un an. De plus, il possédait trois fusils de chasse, des cartouches, des haches, des couteaux, des vêtements de rechange.*

En fait, Roger Champenois était plus qu'une abeille : une fourmi. Il le fut du moins avec certitude dès l'instant qu'il fut arrêté au mois de juin dernier, quand les journaux publièrent des informations invérifiables sur le mystère de la Femme en Noir.

C'était sa femme. Elle s'appelait Elisabeth Danniau, et leurs noms accolés figurent toujours sous le bouton de la sonnette, au n° 113, sur la porte de leur maison. C'est une modeste maison de campagne sans aucun caractère. Elle se dresse au bas d'un pré, murs ocre sale et volets clos. La Police judiciaire y a fait son travail : on a tout retourné. A côté de la maison, c'est l'étable, l'écurie, la grange ou le hangar. Deux jeunes gendarmes se précipitent l'un sur son fusil, l'autre sur sa mitrailleuse, au moindre pas. La permission d'entrer vous est naturellement refusée aussi sec que ça. Mais un gendarme est un homme, même quand ses supérieurs, avec leur tactique du rouleau compresseur, se conduisent en gamins. Quelque part dans l'étable, une radio joue en sourdine des chansons yé-yé et le cadet en a les larmes aux yeux. On lui a mis son casque, et hop ! de garde dans cette bâtisse qui sent le cochon. Il

devait accompagner sa fiancée au cinéma, elle n'a même pas été décommandée par téléphone. O longue patience de celles qui aiment les militaires...

A combien de kilomètres à vol d'oiseau sommes-nous de Buzenol ? Quatre, cinq au maximum, mais Roger Champenois connaissait les raccourcis, les haies d'aubépine, les barbelés, les petits bois où les gendarmes l'ont apostrophé mardi, en haut de son arbre :

- *Champenois, rends-toi !*

C'est à Houdemont, en face de sa maison gardée qu'il a commis sa deuxième imprudence. Les Nicolas, marchands de porcs, habitent ce que l'on peut à la rigueur appeler une villa dans ces campagnes perdues. C'est comme chez les Maury à Buzenol : la façade brille, on l'entretient. A l'arrière, hélas ! la brique et la pierre se laissent aller : ça ne se voit pas de la route.

La semaine dernière, les Nicolas marièrent leur fille Marie, 22 ans, à un ingénieur agronome. Il y eut fête jusqu'à deux heures du matin. A l'aube. M. Nicolas constatait qu'un inconnu avait dérobé un vélo marron et des jambons. Plus tard, la gendarmerie devait ramasser des restes de jambon dans le bois : Petit Poucet semait des cailloux blancs et Champenois des nourritures terrestres. Et c'est encore de la nourriture - des pommes cueillies dans on ne sait quel verger - que M. Raymond Postal, un fermier de Villers-sur-Semois, trouvait dans sa grange mardi à 6 heures 30 du matin. C'est ainsi sottement, que Champenois s'est fait pincer : en volant du ravitaillement dans les villages, en dormant là dans la cave de son demi-frère Maury à Buzenol, ici dans le foin d'un fermier qui s'éloigne sur la pointe des pieds vers le téléphone. Son grand tort fut de ne pas être un véritable homme des bois, ainsi qu'on le pensait. Il fut inférieur à sa réputation, à la résistance physique qu'on lui prêtait. Dehors, les gendarmes grelotaient dans la dernière nuit d'août, et lui, dans la paille, rêvait de moutons.

... De moutons ? Creusons-le. Il est inculte, analphabète et naturellement silencieux. On le dit retors, mais qui ne le serait dans sa situation psychologique, dans sa condition d'inférieur amené à contracter mariage avec Elisabeth Danniau dont il n'eut, bien sûr, aucune descendance : il a 35 ans, elle atteindrait la soixantaine.

Tout de noir vêtue, assez hautaine dans cette campagne pour mépriser ses subalternes par la fortune, la sienne étant à vrai dire peu considérable, Elisabeth Danniau a disparu comme elle était entrée dans la vie de ce garçon : en météore. Les gens disent :

- *Elle s'était payé un bel homme. Elle l'a payé cher.*

Jugement sévère, peut-être juste ou complètement faux. Il est solidement planté dans la tête des paysans gaumais et même au Palais de Justice d'Arlon où, faisant un bœuf d'une grenouille, on vous glisse à l'oreille :

- *L'affaire de la Dame en Noir ? Elle est bien connue dans le monde entier ...*

Va pour les racontars, car il y en a beaucoup. Les certitudes sont moins nombreuses et le juge d'instruction Plumier, qui fit arrêter Champenois en juin pour le relâcher faute de preuves, ne se prononcera pas. Devant lui déjà, le bûcheron se butait, se taisait, grommelait « non » quand on lui conseillait d'avouer le meurtre de sa femme, si toutefois il l'avait tuée. Le procureur du roi était plus affirmatif : il a toujours maintenu sans faiblir sa conviction que Champenois est

l'assassin de sa femme, et l'on peut imaginer que les récents agissements du bûcheron ont encore renforcé cette opinion. Confondu par le témoignage de l'épicière et de ses deux filles, Champenois reviendra-t-il sur son mutisme de juin ? M. Wilwerth, le nouveau juge, celui-là même qui fit profession de dédaigner la presse tous ces jours-ci, aura-t-il plus de chance que son prédécesseur ?

Les gens de Buzenol expliquent le mieux du monde comment faire disparaître un mort qui serait, en l'occurrence, une morte :

- *Dans la forêt, pas besoin de chercher un trou de carrière ou une grotte. Il suffit d'enterrer le corps et de le recouvrir. La pluie, la chute des feuilles, l'humus, la putréfaction font le reste. La forêt dissout les cadavres.*

Quand on s'y aventure, il y fait terriblement noir. Il y règne une nuit aux senteurs résineuses tapissée d'araignées, et des bouts de ciel brillent au sommet des pins comme des étoiles bleues. Dans ces centaines, voire ces milliers d'hectares, allez donc retrouver la morte, si morte il y a ! Dans la descente qui mène à Montauban, en sortant de Buzenol, des enfants célébraient la rentrée des classes en allumant un feu avec les cahiers de l'année dernière. Le village, ici, se rétrécit comme un boyau. Au flanc de la colline, un poulailler en bois, vert et blanc, prend des allures de cabine de bain à roulettes de style 1900. Quelque part par là - on ne sait plus très bien où - le grand-père de Roger Champenois a vécu dans un taudis. Il s'appelait Jacques Lambert, il portait la barbe, il faisait peur avec ses couteaux d'équarisseur ambulants. Sa femme et ses enfants dormaient avec les poules et les porcs, et l'on croit retrouver chez Roger Champenois l'un de ses traits : il tuait des chiens. Non content de les égorger, il les servait comme repas à sa famille. Champenois, dans sa vie, a au moins tué un chien, mais il l'a fait disparaître dans de la chaux vive au lieu de s'en délecter. A-t-il employé le même procédé pour Elisabeth Danniau ?

- *La terre est plus sûre, disent les habitants.*

Si l'on remonte dans l'hérédité du bûcheron, alors on ne peut retenir un frisson. Le grand-père équarisseur-mangeur de chiens fut condamné en 1899 à six ans de prison pour le viol d'une fillette - et maintenant souvenez-vous de Claudine kidnappée par Champenois mais qui ne fut point violentée. Nous y reviendrons. Et ce n'est pas tout. Le grand-père avait eu quatre enfants, deux garçons et deux filles. L'aîné, Hippolyte, violente une gamine qui gardait du bétail à Châtillon et la pend à un arbre. Il mangeait des chiens lui aussi. Le second fils, Joseph, tue sa femme à coups de couteau et déclare aux gendarmes qui viennent l'appréhender :

- *Mes chiens sont de sales bêtes. Ils l'ont mordue à mort.*

La mère de Champenois, Augusta, est l'enfant naturelle d'une fille du patriarche de Buzenol. Elle eut une féconde descendance adultérine, et si l'on se rapporte aux archives judiciaires d'Arlon, elle aurait aidé l'un de ses amants, le père du bûcheron précisément, à assassiner une cabaretière pour lui voler ses économies. Tel est le milieu familial de Champenois, dernier rejeton d'une ascendance que l'on appelait bizarrement les « Farceurs de Buzenol » dans l'atmosphère de crime et de misère noire qui régnait au fond du village.

Roger est le dernier rejeton d'une chaîne qui compte encore quelques maillons : son demi-frère Emile Maury qui tient à la façade, à l'estime des gens, semble le haïr. Si Champenois a passé une nuit dans sa cave, c'est évidemment à son insu - mais pourquoi donc M. Maury, la veille ou l'avant-veille avait-il invité les gendarmes à renoncer à leur faction devant sa porte ? Il y a aussi au centre de Buzenol où des instruments aratoires traînent dans tous les coins, un petit café qui n'a pas désempilé pendant une semaine. Le patron éclate de colère quand on évoque l'« affaire ». Il vend sa bière et sa limonade et, grands dieux ! qu'on ne lui casse pas les oreilles. Lui aussi déteste le bûcheron pour raisons de famille : un autre demi-frère de Champenois, un bâtard d'Augusta, a séduit sa fille et l'a épousée. Ainsi va la vie au milieu des bois, sous la flèche de l'église où l'on accède par une allée d'herbe, à l'ombre des marronniers.

En vérité, faut-il chercher des complices dans cette famille désunie ? Y a-t-il un quelconque lien d'intérêt ou un lien du sang chez ces gens qui disaient, non pas pis que pendre de Champenois, mais en avoir la frousse ? Mettons à part le cabaretier, le tenancier du Café du Centre. Ses propos n'ont rien de solide et il vient de passer le temps à gagner quelques billets de mille très honnêtement : en servant les touristes qui déferlaient

Buzenol comme on défile à Fontainebleau. Le problème est ailleurs, d'abord dans la maffia des braconniers qui respectent la loi du silence et défient l'air pieux, les gardes en habit vert. Ils n'ont pas nourri Champenois, mais rien n'assure qu'ils ne l'ont pas laissé passer. Buzenol, Etalle, Houdemont, voilà par excellence un pays où l'on ferme yeux.

N'est-il pas incroyable, en effet, que mardi matin, alors qu'il venait de quitter la grange de M. Postal, plusieurs fermiers de Villers-sur-Semois croisent Champenois sur la route qui traverse le village et lui disent en tout et pour tout :

- *Bonjour, Roger !*

Certes, le bûcheron avait sous le bras, emballé un objet d'une longueur insolite qui pouvait être un fusil. Mais enfin, les très jeunes filles qui se déhanchaient sur la route, pendant la battue finale, devant les fusils braqués, en roulant des yeux colombes, n'avaient pas tort : « *Ici, les hommes ne sont pas très courageux...* » Et ce qui est extraordinaire, voyez-vous, c'est l'impression générale que l'on retire de ces neuf jours de drame : pour certains, pour certaines, il y avait là comme un divertissement. En premier lieu, Guignol n'était loin de rosser les gendarmes, mais surtout une hypothèse d'un goût douteux s'était mise à circuler. Des gendarmes et des paysans se posaient la question : « *N'y a-t-il pas eu quelque chose entre le bûcheron et Mme Etienne, la malheureuse dont il a fendu le crâne ?* » Remarquez l'expression « quelque chose ». Elle ne signifie rien de précis mais elle peut tout dire. Or Champenois, sournois et muet, n'était pas insensible aux attraits de la chair. Peut-être même dans ce qu'ils ont de plus frelaté : n'est-elle pas singulière et particulière, cette amitié qui l'unissait à un simple d'esprit, ce Roger Darche, qu'il hébergeait dans sa maison, lui que la Châtelaine avait distingué autrefois parmi les mâles des environs pour le tourner, il est vrai, en ridicule ? Cette Dame en Noir, on croit percevoir sa voix sèche quand on entre à Houdemont :

- *Des amis me rendent visite. Veux-tu nous laisser ?*

Il y a une manière qui ne trompe pas de donner des ordres sous la forme interrogative. Et c'est là que les choses ne suivent plus un cours logique. Il s'inclinait, obéissait. Il allait dormir dans le foin. Sa femme avait de l'argent, lui pas. Marié sous le régime de la séparation des biens, il n'était qu'un objet, un beau petit homme bien viril mais sans conversation. S'il a tué sa femme, il a tout perdu (on ne lui a rendu que ses fusils de chasse, pas les bijoux d'Elisabeth), sauf cette liberté sauvage qu'il a si mal employée dans l'épicerie.

Il y a en lui tout le poids d'une lignée parfois saugrenue, souvent-criminelle et toujours repoussante. Manger des chiens, les brûler dans la chaux, admettons. Mais la fillette violente et pendue à un arbre par le grand-père, un grand-père qui « mourut dans les bras de Notre Mère la Sainte Eglise », la femme de Joseph poignardée, la cabaretière massacrée à coups de bouteilles, la longue trame des bâtards, les femmes qui disposaient d'une sorte de harem, sans compter ce que l'on ignorera toujours !

Quand on l'a retrouvée, Claudine était fière comme Artaban.

- *C'est-à-dire qu'elle était heureuse d'être délivrée des griffes de Champenois ?*
- *Non, non : elle se pavanait. Sa mère et sa sœur étaient à l'hôpital, mais elle jouait les héroïnes.*

Claudine : treize ans. Quand elle eut changé contre une jolie robe les défroques dont Champenois l'avait affublée, elle posa d'abondance pour les photographes : « *Il ne m'a fait aucun mal, il a été très gentil...* » Comment ne pas s'interroger sur la nature exacte de la sympathie dont le bûcheron était l'objet de la part de quelques femmes et aussi de quelques gamines ? Il perdait ses cheveux, il chaussait de lourdes bottes de caoutchouc. Il avait l'œil des éperviers, des mains bonnes à tout faire. Neuf jours dans les bois ont usé cet homme passe-partout dont le mutisme ne l'a pas empêché de plaire aux filles, que du contraire. Comme le disait fart bien une de ces enfants :

- *Nous, les filles, nous nous serions jetées sur lui ...*

La vérité, c'est qu'il les intriguait. Partant, la tête pouvait d'aventure leur en tourner. Champenois avait la stature des héros à deux faces : le criminel et l'incompris. Avant de le dénoncer, les femmes sont d'abord, d'instinct, du côté de l'homme traqué. En choisissant Claudine, Champenois ne le savait-il pas, ne le sentait-il pas, comme sentent les fauves ? Une si jolie, une si gentille, une si belle enfant ...



Un peu plus loin dans la revue, un dessin humoristique utilisait l'affaire Champenois pour une satire politique (concernant probablement Théo Lefèvre, premier ministre à l'époque des faits).